

## **ORDRE ET DISTINCTION DANS LE DISCOURS ARGUMENTATIF DE PASCAL**

Sylvie Freyermuth

Université de Metz

& Equipe Scolia

Université Marc Bloch, Strasbourg

*Cette étude traite des procédés de focalisation mis en oeuvre dans le discours pascalien. Ils sont primordiaux pour donner au texte une dynamique argumentative, mais paradoxalement et contre toute attente, il ne s'agit pas de ceux qui sont habituellement prescrits par la rhétorique classique.*

### **INTRODUCTION**

Le travail présenté ici est subordonné à une approche stylistique théoriquement en accord avec le cadre d'analyse défendu par J.-M. Adam, dans son ouvrage *Le style dans la langue — une reconception de la stylistique* (Delachaux et Niestlé, Lausanne, 1997), qui développe de bout en bout une argumentation en faveur de la compréhension du fonctionnement de la langue ordinaire<sup>1</sup> comme condition préalable à l'appréhension de ce qui fait la particularité et la cohérence d'une oeuvre littéraire.

La thématique de ce colloque propose une réflexion sur les marques linguistiques qui « ont pour fonction de sélectionner et d'extraire un/des objet(s) ou thème(s) de leur discours ambiant pour les distinguer et les porter à l'attention de l'interprète », qu'il s'agisse de locutions adverbiales, ou d'adverbes focalisateurs, ou encore de pronoms indéfinis, parfois accompagnés d'expressions qui indiquent une corrélation et/ou une hiérarchie. J'ai choisi pour ma part d'analyser ces « opérateurs cognitifs et discursifs » dans un ensemble d'extraits des *Pensées* de Pascal. En effet, l'auteur en question, comme d'ailleurs La Rochefoucauld, Bossuet et d'autres contemporains, est à l'origine d'un type de discours au fonctionnement profondément marqué par la rhétorique classique, dont les maîtres mots sont *ordre* et *clarté*<sup>2</sup>. Nous trouverons donc ces locutions focalisatrices dans les

---

<sup>1</sup> J-M Adam revisite les cinq thèses de Charles Bally pour donner toute sa légitimité à l'approche linguistique du style.

<sup>2</sup> Les contraintes d'une communication à un colloque ne me permettent pas de revenir longuement sur la rhétorique classique. On rappellera simplement qu'elle est au XVII<sup>e</sup> siècle profondément marquée par la *Rhétorique à Herennius*, et les théories

textes analysés ici. Mais je voudrais montrer que, paradoxalement, leur usage ne correspond pas au rôle de clarification auquel on pouvait s'attendre de la part de telles entités, alors que le discours pascalien offre au lecteur un profond sentiment de rigueur et d'ordonnancement. Je postule donc qu'en matière de procédés de focalisation, Pascal va bien au-delà des emplois lexicaux organisationnels évoqués précédemment. Il est clair que le désir de convaincre et d'emporter l'adhésion étant à la mesure de sa conviction, ce véritable géomètre<sup>3</sup> de la langue invente d'autres techniques, toutes au service de *l'art d'agréer*, et ce sont essentiellement elles qui constitueront l'objet de cette étude. Je serai donc bien entendu amenée à évoquer les expressions focalisatrices du discours pascalien, mais surtout les figures de style s'intégrant dans un emploi spécifique de la ponctuation (ce dernier point ne sera cependant pas développé, faute de place), qui ont pour vocation de soutenir la structure argumentative de la démonstration.

## 1. LES MARQUEURS PRONOMINAUX ET ADVERBIAUX

### 1.1. L'un/l'autre

Les exemples de cette forme d'extraction d'éléments particuliers du contexte sont nombreux dans les *Pensées*, mais il arrive que le couple *l'un/l'autre* n'obéisse pas aux règles de corrélation au sein desquelles on est habitué à le voir fonctionner. Dans mon approche de la question, j'opte pour les instructions interprétatives livrées par les membres de ce couple en « union libre », telles que les a proposées C. Schnedecker<sup>4</sup> :

*i) l'entité (x) visée par l'un est présentée comme classée dans un ensemble du cotexte événementiel*

*ii) elle a été extraite - conjonctionnellement - sur la base de propriétés non représentatives de l'ensemble E, dénotées par le prédicat de sa phrase d'accueil*

---

de Cicéron et Quintilien. Nous prendrons surtout en compte l'*invention* et la *disposition*.

<sup>3</sup> Voir à ce sujet *De l'esprit géométrique et de l'art de persuader*.

<sup>4</sup> Je tiens à remercier C. Schnedecker qui m'a communiqué ses travaux, parus et à paraître, sur la question. Il s'agit notamment de « *L'un et l'autre ou quelques aspects d'une union libre* », in *Revue de Sématique et Pragmatique*, 1998, n° 3, pp. 177-195; « *Des agents doubles de l'expression référentielle : l'un/l'autre ; le premier/le second* », à paraître; « *A propos de quelques ‘mots d'ordre’ : premièrement, deuxièmement, etc* », à paraître. Il faut également noter la parution du n° 22 de *Recherches Linguistiques* (C. Schnedecker éd., Université de Metz, 1998), consacré aux corrélats anaphoriques.

*iii) elle est seule et unique de E à manifester ces propriétés dans la situation dénotée par le contexte*

*iv) sa référence reste indéterminée.*

Pour *l'autre*, en revanche, le calcul du référent ne peut se faire qu'en fonction d'un point de repère apparu antérieurement dans le contexte et « fondé sur un principe de non-identité ». De la sorte, si un élément est rendu saillant par le contexte, le calcul du référent de *l'autre* se fera sur un principe de non-identité par rapport à ce même élément.

### 1.1.1. Des cas ambigus

Examinons les exemples suivants:

(1) (...) *Il y a donc deux sortes d'esprits : l'une, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse ; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force et droiture d'esprit, l'autre est amplitude d'esprit. Or l'un peut bien être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant aussi être ample et faible.* (*Pensées sur l'Esprit et sur le Style*, Fragment 2<sup>5</sup>)

Le calcul référentiel de la première occurrence du couple *l'une/l'autre* se fait sans difficulté : la première proposition circonscrit l'ensemble à un doublet (*deux sortes d'esprits*), dont les éléments sont dissociés par des caractéristiques spécifiques. Ainsi, *une sorte* comprend ce que Pascal nomme *l'esprit de justesse*, alors que *l'autre sorte* se définit par des propriétés que ne possède pas l'élément rendu saillant dans le contexte; c'est-à-dire, comme l'affirme C. Schnedecker, que *l'autre* répond à un principe de non-identité (à savoir *l'esprit de géométrie*). L'interprétation des membres de ce couple ne fait pas obstacle dans la mesure où *l'autre* est ce que n'est pas *l'un*, dans un ensemble limité à deux éléments.

En revanche, le calcul n'est plus aussi clair dans la deuxième occurrence du couple. En effet, *l'un* et *l'autre* renvoient bien aux *deux sortes d'esprits* initialement annoncées, mais l'auteur a glissé du référent *sorte* au référent *esprit*, comme en témoigne le changement de genre (*l'une/l'un*); et d'autre part, *l'une* et *l'autre* sortes, qui correspondent chacune à un type d'esprit, sont douées de qualités dénotées par des syntagmes attributifs transitant par la copule être. Comme il existe une concurrence entre ces éléments, comment savoir ce qui revient à *l'un* et à *l'autre*, autrement dit,

---

<sup>5</sup> La numérotation des fragments est celle de la dernière édition des *Pensées* établie par Léon Brunschvicg pour la collection des « Classiques Hachette ».

quelles sont les qualités de *l'esprit de justesse* et quelles sont celles de *l'esprit de géométrie* ? Il ne me semble pas possible de se contenter des instructions référentielles propres à *l'un* et à *l'autre* pour trouver le référent, mais il est nécessaire de faire appel à une analyse sémantique du cotexte.

Reprendons une partie de l'exemple (1) :

(...) **l'une**, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse; **l'autre** de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. **L'un** est force et droiture d'esprit, **l'autre** est amplitude d'esprit.

La seule indication dont nous disposions grâce à *l'un/l'autre* est l'existence de deux éléments distincts ; mais on pourrait très bien concevoir que la qualité de *force* et de *droiture* s'applique à *l'esprit de géométrie* - cette dernière discipline ne connote-t-elle pas, en effet, une forme de droiture de raisonnement ? - alors que *l'amplitude* serait, en vertu du principe de non-conformité, le propre de l'élément qui reste : *l'esprit de justesse*. Or il semble que ce ne soit pas là la meilleure interprétation, et qu'il faille trouver des indices supplémentaires. Comme le calcul de *l'un* est ambigu, c'est contre toute attente l'interprétation de l'attribut de *l'autre* qui permettra de faire le départ entre les référents concurrents. La qualité attachée à *l'autre* est *l'amplitude d'esprit* ; or cette dernière notion répond très bien au fait de comprendre **un grand nombre** de principes. Par élimination et déduction, il ne reste plus qu'à apparier *l'un* à *l'esprit de justesse*, qui se caractérise par la *force* et la *droiture*. Nous verrons ultérieurement qu'un autre procédé de focalisation entre en jeu dans ce cas.

L'auteur aurait pu avoir recours ici à l'emploi d'un autre couple, qui aurait permis de lever toute ambiguïté : il s'agit des ordinaux *le premier/le second*. En effet, comme l'affirme C. Schnedecker, l'emploi de *le premier/le second* est d'autant plus indiqué que leur ensemble-source complexe propose des éléments déjà clairement dissociés dans leur présentation par *l'un/l'autre*. Nous aurions donc obtenu sans difficulté :

*Il y a donc deux sortes d'esprits : l'une = pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes = esprit de justesse ; l'autre = comprendre un grand nombre de principes sans les confondre = esprit de géométrie. L'un/le premier = force et droiture d'esprit donc = esprit de justesse, l'autre/le second = amplitude d'esprit donc = esprit de géométrie.*

Pour terminer, Pascal en revient à un couple qui combine des qualités opposées, c'est-à-dire que finalement, l'une exclut l'autre, et c'est en fonction de ces qualités que l'on peut attribuer à *l'un* et *l'autre* son référent :

(2) *Or l'un peut bien être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant aussi être ample et faible.*

Ce qui revient à dire que l'esprit peut être fort *mais sans amplitude* = esprit de justesse moins esprit de géométrie, et l'esprit peut être ample *mais sans force* = esprit de géométrie moins esprit de justesse.

### 1.1.2. Des emplois atypiques

Habituellement, il est d'usage d'employer le couple *l'un/l'autre* de façon homogène, c'est-à-dire que les deux membres possèdent la même nature et occupent la même position, qu'elle soit thématique ou rhématique. Or on trouve chez Pascal un emploi qui, par sa nature hétérogène, provoque un effet de focalisation. Soit le début du fragment 2 des *Pensées* :

(3) *Diverses sortes de sens droit ; les uns dans un certain ordre de choses, et non dans les autres ordres, où ils extravaguent.*

**Les uns** tirent bien les conséquences de peu de principes, et c'est une droiture de sens.

**Les autres** tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes.

Comment interpréter la première phrase ? L'encodage de *les uns* rend prévisible l'occurrence de *les autres*. Or cette attente est déçue. Pour quelle raison ? *Les uns* extrait un sous-ensemble parmi les *diverses sortes de sens droit*. On aurait d'ailleurs attendu ici *les unes* en fonction de la tête du syntagme nominal, et non *les uns* dont le référent ne peut être que *sens droit*, syntagme prépositionnel en fonction de complément déterminatif du N noyau. Comme *les uns* dénote un nombre de *sens droits* qui sont tels *dans un certain ordre de choses*, on s'attend à ce qu'il existe un autre ensemble de sens droits, mais qui sont tels dans d'autres conditions. Or *les autres* apparaît non pas sous une forme pronominale sujet comme pour *les uns*, mais adjectivale, caractérisant le N *ordres*. Du coup, le référent du SN *les autres ordres* se distingue de *un certain ordre de choses* selon un principe de non-identité. De ce fait, l'expression *les uns* reste orpheline.

La suite pose également des problèmes d'interprétation, non pas au sein du couple *les uns/les autres*, qui fonctionne sans équivoque, mais par rapport à l'ensemble, mentionné en contexte, duquel chacun des membres extrait des éléments spécifiques. En effet, qu'est-ce qui constitue justement

cet ensemble ? Est-ce que ce sont les *diverses sortes de sens droit*, ou le sous-ensemble dénoté par *les uns* ?

Voici un autre exemple dans lequel l'emploi de *l'un* exclut celui de *l'autre* :

(4) *Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle ; quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux.* (...) (Fragment 22)

La coordination est justifiée par le fait que le jeu de paume nécessite deux joueurs (*l'un* et *l'autre*), et pourtant, chose remarquable, en dépit de cela, le verbe ne porte pas la marque du pluriel. Outre le fait qu'il puisse s'agir d'une survivance latine de l'accord de proximité, fréquente à l'époque, on peut supposer que Pascal rend ici l'effet de réciprocité, chaque joueur frappant la balle à son tour. D'autre part, la deuxième occurrence de *l'un* a cela de particulier qu'elle n'appelle pas *l'autre* ; en effet, dire que *l'un* place mieux la balle indique, par le comparatif de supériorité, que *l'autre* (et forcément seul joueur restant), la place moins bien. Point n'est besoin de savoir lequel des deux joue le mieux, l'un excluant forcément l'autre. Cet emploi tronqué présente l'avantage de focaliser davantage que l'expression *l'un des deux, ou mieux que l'autre*.

## 1.2. Les adverbiaux et locutions adverbiales

Les adverbes ordinaires et les locutions adverbiales sont également présents dans le discours de Pascal, et ils servent parfaitement une argumentation qui se fonde sur une forme de rigueur géométrique.

Tel est le cas dans cet extrait de l'appendice au fragment 15 :

(5) *L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon : 1° que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir ; 2° qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion.*

*Elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le coeur de ceux à qui l'on parle **d'un côté, et de l'autre** les pensées et les expressions dont on se sert ; (...)*

Selon C. Schnedecker (à paraître), les adverbes ordinaires constituent « une configuration discursive complexe, composée d'au moins trois termes : la tête de série et — au moins — deux adverbes ». La tête de série est le

syntagme qui sert de « cadre général à l'énumération », et il peut comprendre des adjectifs cardinaux qui indiquent le nombre d'éléments qui seront sériés dans la suite de l'énoncé.

Dans l'exemple que je viens de mentionner, il n'y a pas à proprement parler de tête de série, bien qu'apparaissent dans le contexte droit les adverbes *premièrement* et *deuxièmement* (sous forme chiffrée). Il existe cependant une entité, mais mentionnée de façon elliptique : *de telle façon* engendre deux conséquences, mais le terme lui-même de *conséquences* n'est pas explicite. En effet, *de telle façon* n'induit pas les deux ordinaux qui suivent comme pourrait le faire l'expression suivante :

(5a) *L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon qu'il en découle deux conséquences.*

Ainsi restitué, le SN comprenant l'adjectif cardinal pourrait alors effectivement servir de tête de série. Mais dans le fragment, il reste du domaine de l'implicite et ne peut donc pas *a priori* fixer de borne à l'énumération. D'autre part, l'absence de coordination entre les segments introduits par les adverbes ordinaux empêche elle aussi la limitation de la série qui, ainsi initiée, aurait pu comporter des conséquences *ad libitum*. Ce n'est en fin de compte que le passage au paragraphe suivant qui marque la limite sérielle<sup>6</sup>.

La suite de l'exemple relevé comprend le couple de locutions adverbiales *d'un côté/de l'autre*, qui fixe une partition sur le mode de l'opposition duelle. Cette dernière notion se trouve contenue dans le concept de *correspondance*, qui implique au minimum deux ensembles mis en relation ; il s'agit, en l'occurrence, dans le domaine rhétorique, du *pathos* (*l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté*), et de l'*ethos* (*et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert* ;).

---

<sup>6</sup> Selon C. Schnedecker (à paraître), la présence de tels adverbes ordinaux est icôniquement saillante intraphrasiquement ; c'est d'autant plus le cas dans cet exemple, qu'ils ne sont pas portés en toutes lettres mais sous forme chiffrée. Il existe un exemple extrême : le fragment 289, « Preuve », appartenant à la section IV *Des moyens de croire*, qui comporte douze adverbes ordinaux en chiffres arabes introduisant chacun une raison de croire; à la suite de quoi arrive la conclusion : « *Il est indubitable qu'après cela on ne doit pas refuser, en considérant ce que c'est que la vie, et que cette religion, de suivre l'inclination de la suivre, si elle nous vient dans le cœur ; et il est certain qu'il n'y a nul lieu de se moquer de ceux qui la suivent.* »

Les différents exemples traités jusqu'à présent montrent que l'emploi des focalisateurs opéré par Pascal ne produit pas un effet de clarté maximale dans le discours. Pourtant, on s'accorde à estimer que les argumentations conduites par Pascal ne sont pas obscures. Il convient donc de s'interroger sur les procédés, autres que ceux évoqués, qui remplissent un rôle de focalisation.

## 2. Le rythme comme autre moyen de focalisation

Je vais essayer de montrer que le rythme contribue largement à la force persuasive du discours : la *dispositio* est aussi importante que l'*inventio* et la *propositio*. Je n'entends pas ici le rythme au sens strict de la prosodie linguistique, et c'est en cela que je revendique l'approche stylistique de la question des focalisateurs. Le fait qu'il ne s'agisse pas d'écrit versifié ne me semble pas non plus incompatible avec la notion de rythme, tout à fait apte à marquer des productions en prose. Comme il ne sera évidemment pas question de scander des vers, les éléments qui assurent la cohésion de ce rythme focalisateur seront à chercher ailleurs. Il s'agira donc pour moi de définir quels sont les phénomènes qui, regroupés en faisceau, assurent l'effet de focalisation rythmique.

### 2.1. Les antithèses

Les phénomènes produisant des couples oppositifs sont très fréquents dans les *Pensées*. Ils peuvent frapper tous les constituants de la phrase, notamment des substantifs ou des adjectifs, ou même des prédictats complets comprenant le verbe et l'ensemble de sa complémentation. Illustrons ceci par quelques exemples :

(6a) *Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît.*

(6b) **Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée (...).** **Tout ce qui n'est point fait sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le goût bon.**

(6c) *Et, comme il y a un rapport parfait entre une chanson et une maison qui sont faites sur le bon modèle, (...) il y a de même un rapport parfait entre les choses faites sur le mauvais modèle. (...)* (Fragment 32)

En (6a), le couple antinomique est constitué d'adjectifs coordonnés par un *ou* exclusif, et il est épithète détachée du SN *notre nature*. L'opposition est donc intraphrasique et même intrasyntagmatique. En (6c), au contraire, il

s'agit d'une opposition également portée par des adjectifs, mais en position intersyntagmatique et intraphrastique. Quant à (6b), c'est le couple forme affirmative/forme négative de l'assertive qui s'oppose interphrastiquement, de même que l'antinomie proprement lexicale des deux verbes *agrée/déplâit*. L'exemple qui suit propose encore une variation sur le mode de l'opposition, de proposition à proposition, dans le cadre intraphrastique, et liée à la structure corrélative de la comparaison quantitative :

(7) L'exemple de **la chasteté** (a) *d'Alexandre n'a pas tant fait* (b) *de continents* (c) *que celui de son ivrognerie* (a') *a fait* (b') *d'intempérants* (c'). (Fragment 103)

Ce dernier exemple doit nous conduire à évoquer un autre procédé de focalisation qui vient se combiner à celui-ci : il s'agit du parallélisme. En effet, les couples antinomiques en (7) s'articulent à l'intérieur d'une même nature et d'une même fonction : le thème (a/a'), le prédicat à l'intérieur duquel on isole le verbe (b/b') et sa complémentation essentielle (c/c').

## 2.2. Les parallélismes

Les effets de parallélisme sont également remarquables dans le discours pascalien. Comme les antiphrases, ils peuvent se développer intra- ou extraphrastiquement, et affecter différents niveaux de la phrase.

Si l'on reprend l'exemple (6), l'on observe une construction parallèle intraphrastique et interpropositionnelle, fondée sur la comparaison :

(6') *Et, comme il y a un rapport parfait entre une chanson et une maison qui sont faites sur le bon modèle, (...), il y a de même un rapport parfait entre les choses faites sur le mauvais modèle.*

Non content d'être lexical et syntaxique, ce parallélisme est rythmique

:

(6'') *Et, comme il y a un rapport parfait entre (10 syllabes) une chanson et une maison qui sont faites sur le bon modèle, (...), il y a de même un rapport parfait entre (10 syllabes) les choses faites sur le mauvais modèle.*

Dans l'exemple suivant, la coordination renforce le parallélisme existant entre les deux tournures corrélatives dont la consécution est requise par l'adverbe d'intensité *si* ; les adjectifs en fonction attributive modifiés par l'intensif appartiennent de surcroît au champ sémantique de l'orgueil et forment ainsi une isotopie :

(8) **Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, (...); et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes (...)** (Fragment 148)

D'autre part, les cas de coordination par l'adversatif *mais* sont aussi nombreux dans les figures de parallélisme. Par exemple :

(9) **C'est être superstitieux, de mettre son espérance dans les formalités ; mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre.** (Fragment 249)

Le jeu d'homophonie sur le début des deux propositions, jusqu'à l'identité des deux premières syllabes des adjectifs attributs *super-*, renforce l'effet de parallélisme et donc focalise l'attention du lecteur sur un jugement de valeur essentialiste porté sur l'homme.

Il apparaît que ces deux procédés, antithèse et parallélisme, qui ont été abordés séparément pour la commodité, se combinent le plus souvent dans le discours. Quelles peuvent en être les conséquences pragmatiques ?

### 2.3. Une concentration en faisceau au service d'une fonction perlocutoire

Ces figures, par leurs propriétés d'opposition et d'itération à l'identique, créent des ensembles fonctionnant un peu à la manière de classes paradigmatisques, et s'articulent de façon binaire. Ainsi, au fil de la progression du texte, on peut associer tous les éléments d'un ensemble et les opposer à ceux de l'autre ensemble. Reprenons pour exemple :

(7) L'exemple de **la chasteté (a) d'Alexandre n'a pas tant fait (b) de continents (c) que celui de son ivrognerie (a') a fait (b') d'intempérants (c')**. (Fragment 103)

Dans ce cas, on peut, sur l'axe syntagmatique, associer *chasteté* et *continence*, et par parallélisme, associer *ivrognerie* et *intempérance*. Et les structures étant identiques d'une proposition à l'autre, on peut associer les antonymes dans la classe des qualités (positives et négatives) humaines, et ceux dans la classe des individus possédant ces mêmes qualités. En cela, ces figures répondent parfaitement à la partition annoncée par les couples *l'un/l'autre, ou premièrement/deuxièmement* que nous avons vus dans les exemples traités en 1. En effet, par focalisation sur certains éléments de P, à l'aide de procédés qui instaurent la régularité, il se produit, sinon une forme de conditionnement, au moins un réflexe d'attente. De la sorte, le scripteur induit chez le lecteur la suite de la phrase. Cette façon de procéder, outre l'avantage de clarté et de rigueur qu'elle procure, dynamise nettement le

travail de décodage. Le lecteur participe ainsi activement à l’élaboration du discours, non seulement en tant qu’individu ayant l’intelligence de ce qui est argumenté, mais en qualité de véritable acteur de l’argumentation. Or nous savons que l’une des règles de la rhétorique classique, c’est de plaire<sup>7</sup>; et comment plaire davantage qu’en provoquant chez le lecteur l’impression qu’il domine un discours dont il n’est pas factuellement le créateur. Cela revient, comme le disait Pascal, à faire utilement appel à l’amour-propre : « *L’éloquence est un art de dire les choses de telle façon : 1° que ceux à qui l’on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir ; 2° qu’ils s’y sentent intéressés, en sorte que l’amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion* » (Appendice au fragment 15). C’est en ce sens que je parle d’acte perlocutoire.

Pour en revenir à l’effet de faisceau de phénomènes de focalisation constitutifs du rythme que j’évoquais précédemment, le fragment 418 me semble en être une parfaite illustration :

(10) *Il est dangereux de trop faire voir à l’homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l’un et l’autre. Mais il est très avantageux de lui présenter l’un et l’autre.*

*Il ne faut pas que l’homme croie qu’il est égal aux bêtes, ni aux anges, ni qu’il ignore l’un et l’autre, mais qu’il sache l’un et l’autre.*

Dans ce fragment, plusieurs procédés concourent simultanément à la focalisation. Tout d’abord, l’anaphore (au sens rhétorique du terme, à savoir la répétition<sup>8</sup> en début de phrase) de la tournure impersonnelle, accompagnée d’un adjectif modalisé dans une gradation qui se développe au fil du texte : **dangereux**, **encore dangereux**, **encore plus dangereux**. Ensuite, on note le parallélisme de la structure infinitive *de trop faire voir*, *de lui laisser ignorer*, les deux syntagmes se répondant au sein de l’antithèse qui oppose « montrer ostensiblement » à « cacher délibérément » ; on remarquera aussi la phrase adversative qui cumule le parallélisme de structure et l’antithèse : « *Il est*

<sup>7</sup> « Docere, movere, placere » (enseigner, émouvoir, plaire), telle était la fameuse triade cicéronienne.

<sup>8</sup> Il existe également des répétitions à l’intérieur même des phrases, et pas seulement à leur début, comme c’est le cas dans le fragment 421, qui comprend en quatre lignes quatre occurrences de la relative substantive initiée par *ceux qui* et coordonnées : *Je blâme également, et ceux qui prennent parti de louer l’homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir ; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.*

dangereux(...). Mais *il est* très avantageux », cette tournure étant accompagnée comme précédemment d'une infinitive qui oppose un procès sémantiquement neutre aux deux autres : *de trop faire voir, de lui laisser ignorer*. Cette organisation de l'argumentation se répète dans la dernière phrase, comme la valeur sémantique des procès : *ne pas croire, ne pas ignorer, mais savoir*. Enfin, la succession des qualités de l'homme forme un chiasme, autre figure qui focalise l'attention du lecteur ; ainsi, nous observons la succession suivante : *il est égal aux bêtes / sa grandeur. (...) sa grandeur / sa bassesse* (cf. *égal aux bêtes*). Cette opposition se trouve reprise dans l'évocation des extrêmes */ni/ aux bêtes, ni aux anges* (cf. « Qui veut faire l'ange fait la bête »). La représentation manichéenne que propose Pascal de la nature humaine est renforcée par la dichotomie qu'instaure le couple trois fois mentionné : *l'un et l'autre*.

Il est clair qu'un tel faisceau de phénomènes<sup>9</sup>, en assurant une forte cohésion au discours, ne peut qu'exercer une influence puissante sur le lecteur.

#### 2.4. Le rapport ludique aux mots : une virtuosité verbale

Enfin, on peut évoquer un dernier procédé ayant pour vocation de focaliser l'attention du lecteur. Il se fonde sur un maniement virtuose du verbe, un véritable rapport ludique au langage. En voici quelques exemples :

(11) *Puisqu'on ne peut être universel en sachant tout ce qui se peut savoir sur tout, il faut savoir peu de tout. Car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose. (...)* (Fragment 37)

(12) *Vanité des sciences. - La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale, au temps d'affliction ; mais la science des moeurs me consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures.* (Fragment 67)

(13) *S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.* (Fragment 420)

En (11), le jeu s'organise autour de la quantification : *tout* et *un peu* renvoient à un autre référent en fonction de leur occurrence. Comme on ne peut pas connaître en totalité la totalité du monde (ce qui est du domaine

---

<sup>9</sup> La ponctuation est également un élément primordial dans la construction des figures qui viennent d'être évoquées, mais les impératifs de la publication n'autorisent pas ici le traitement de cette question.

divin), il faut savoir un peu de toutes les choses (= de chaque chose). Car il vaut mieux maîtriser une petite partie de chaque fraction de la totalité, que la totalité d'une seule fraction de la totalité.

En (12), c'est au plan des combinaisons croisées<sup>10</sup> que s'exerce l'effet ludique : nous allons indexer les propositions et leur constituants :

1 -La science (1A) des choses extérieures (1A') / ne me consolera pas de / l'ignorance (1B) de la morale (1B'), au temps d'affliction ;

A est ici le groupe thématique composé d'un N noyau (1A) et d'un SNP en fonction de complément déterminatif (1A') ; B appartient au groupe rhématique et constitue la complémentation verbale ainsi composée : un N noyau (1B) et un SNP en fonction de complément déterminatif (1B').

Dans le deuxième proposition, connectée à la précédente par un adversatif, nous retrouvons la même type de construction, mais avec un effet de chiasme lexical, ce qui donne la combinaison suivante :

2 -mais la science (1A) des moeurs (1B' = *de la morale*) / me consolera toujours de / l'ignorance (1B) des sciences extérieures (1A' = *des choses extérieures*).

Soit la formule :

Noyau N / thème + SNP complément / rhème, Verbe, Noyau N / rhème + SNP complément / thème.

En (13) enfin, le chiasme parfait fonctionne sur le croisement de la cause hypothétique et de la conséquence, et il est focalisé par la répétition de la conjonction en attaque de proposition. L'expression du paradoxe « comprendre l'incompréhensible » clôt ce jeu verbal.

## CONCLUSION

J'espère avoir pu montrer, au cours de ce bref exposé, que les marqueurs les plus attendus de la focalisation, tels que les pronoms, les ordinaux ou les locutions adverbiales, ne sont pas les instruments majeurs de la rigueur et de la clarté généralement attribuées au discours pascalien. Au contraire, leurs emplois sont volontiers atypiques, voire génératrices d'ambiguïtés. C'est donc parmi d'autres procédés de focalisation qu'il faut

---

<sup>10</sup> Selon Pascal, les possibilités d'improvisation qui existent dans les mathématiques peuvent aussi bien s'appliquer au langage (cf. J. Demorest, *Dans Pascal*, Ed. de Minuit, Paris, 1953).

rechercher la fameuse « géométrie du discours ». Il apparaît que la production d'un rythme, le plus souvent binaire, est le résultat conjugué de l'effet de plusieurs figures telles que l'antithèse, le parallélisme ou la réitération, qui viennent dissiper toute équivoque en remplissant elles-mêmes le rôle de focalisateurs.

## BIBLIOGRAPHIE

- ADAM J.-M. (1997), *Le style dans la langue*, Paris, Lausanne, Delachaux-Niestlé.
- DEMAREST J. (1953), *Dans Pascal*, Paris, Editions de Minuit.
- DUCROT O. & SCHAEFFER J.-M. (1995), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, Paris.
- GARDES-TAMINE J. (1996), *La rhétorique*, Paris, Armand Colin, Cursus.
- PASCAL B., *Pensées*, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, dernière édition de Léon Brunschvicg, Paris, 1972.
- PATILLON M. (1990), *Eléments de rhétorique classique*, Paris, Nathan Université.
- RIEGEL M., PELLAT J.-CH. & RIOUL R. (1996), *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, Linguistique nouvelle, 2e édition, revue et corrigée.
- SCHNEDECKER C. (1998), « L'un et l'autre, ou quelques aspects d'une union libre », *in Revue de Sémantique et Pragmatique*, n°3.
- SCHNEDECKER C. ET ALII (1998), « Les corrélats anaphoriques », *Recherches linguistiques* n°22, Université de Metz, (diffuseur Klincksieck, Paris).
- SCHNEDECKER C., « Des agents doubles de l'expression référentielle : l'un/l'autre, le premier/le second », à paraître.
- SCHNEDECKER C., « A propos de quelques 'mots d'ordre' : premièrement, deuxièmement », à paraître.